

Qui sème «walou»

«L'œuvre de l'intellectuel aspire à éclaircir un peu les choses, tandis que celle du politicien consiste souvent à les rendre plus confuses... La politique s'empresse de faire la nuit pour que tous les chats soient gris.»

(José Ortega Y Gasset)

Il n'y a pas plus éloquent, plus probant, que la mine défaite des membres de l'aile sortie vaincue de la dernière en date des crises du FLN pour illustrer cette formule puisée dans la sagesse populaire algérienne. Des personnages dont on entendait parler en venant au monde et qu'on croyait morts depuis longtemps, des noms qu'on pensait définitivement rangés du tripatouillage politique, des visages rendus méconnaissables par l'œuvre du temps sont revenus au-devant de la scène médiatique pour pétitionner contre le sort humiliant

Cette volonté destructrice ne s'appuie pas que sur l'appât du gain ou les mauvais penchants, elle encourage aussi un mouvement de religiosité dévoyée en charlatanisme pour achever d'enfermer les Algériens dans un choix non pas cornélien mais perdant-perdant : vivre en canailles ou en faux dévots.

qui leur a été infligé à la fin de leur vie. Pour avoir semé «walou» il y a un demi-siècle, ils ont été poussés dehors sans ménagement, sans égards pour leurs états de service, leur âge avancé, les souvenirs communs, les liens tissés par les intrigues, le pain et le sel partagés. La justice qu'ils ont tant de fois compromise dans des affaires douteuses et que, curieusement, ils ont cru capable de trancher en leur faveur, leur a répondu par un «makach !» sans appel. Le «président-moudjahid» qu'ils ont imploré en secret et adjuré en public est demeuré sourd-muet à leurs lamentations avant de faire lire par un héraut la lettre de cachet annonçant leur bannissement avec une marque au fer rouge sur le front afin que partout où ils passent la foule les reconnaisse et change de trottoir.

Mais le summum de la honte, le paroxysme de la flétrissure a été atteint plus tôt, lorsqu'une fatalité cruelle au-delà du supportable a désigné celui qu'ils considéraient comme le dernier d'entre eux pour leur montrer d'un doigt martial la porte de sortie avant de leur porter l'estocade du matador sur le parvis sous le regard indifférent des badauds. Ils étaient tout au long de leur carrière les serviteurs dociles et zélés du pouvoir, ils l'ont achevée sur un licenciement abusif, victimes des mêmes méthodes brutales que celles qu'ils ont tant de fois utilisées contre leurs frères d'armes quand ceux-ci étaient jetés en pâture.

Il reste une chose à laquelle ils espèrent échapper : la folie. Car le comble est qu'ils ne savent même pas pourquoi tout cela est arrivé. Ils ont beau chercher, ils ne trouvent pas de sens à ce scénario d'un avenir sans eux ; ils ont soutenu le quatrième mandat et étaient prêts à soutenir le cinquième et le sixième, et même le dauphin désigné. Pourquoi alors ? Par «qassas», mot arabe désignant la loi du

talion céleste ? Même pas. Le coup, ils en ont la preuve maintenant, est venu de plus bas que le ciel.

Depuis longtemps, quoiqu'on commence à peine à s'y réveiller, une volonté est en action en Algérie dont le but inavoué mais résolu est de détruire par toutes les voies et tous les moyens les valeurs morales de ce pays. Il s'agit de montrer et de démontrer subtilement, sans le dire et au besoin en le niant, que la rationalité, la compétence, l'intelligence, la bonne éducation, l'honnêteté et la décence, ces valeurs qui gardent à l'Algérien un tant soit peu de dignité et donnent son sens au mot «patriotisme», ne paient pas, qu'elles n'ont pas payé dans le passé et qu'elles ne paieront pas à l'avenir, qu'il faut prendre exemple sur les valets, les voleurs et les voyous si l'on veut réussir, se hisser haut dans l'échelle sociale et économique ou tout simplement survivre, garder son grade, son poste, son boulot et son gagne-pain. Cette volonté destructrice ne s'appuie pas que sur l'appât du gain ou les mau-

vais penchants, elle encourage aussi un mouvement de religiosité dévoyée en charlatanisme pour achever d'enfermer les Algériens dans un choix non pas cornélien mais perdant-perdant : vivre en canailles ou en faux dévots. Les valeurs morales ayant maintenu à flot l'Algérien par temps de péril, il faut les lui ôter par l'encanaillement et le charlatanisme pour qu'il n'ait plus avec quoi se défendre et se reconstruire. Le colonialisme ne soutenait-il pas le maraboutisme ? Jusqu'aux années quatre-vingt, l'Algérien considérait les habitudes de vie policées contractées pendant la cohabitation forcée avec les Français comme des produits de sa propre culture. Elles n'existent presque plus, disparues avec la mort des générations qui les ont portées ou sont tombées en désuétude. D'autres habitudes de vie, sèches, rêches, revêches et antisociales les ont remplacées avec la certitude qu'on a rétabli la personnalité algérienne et les valeurs authentiques de l'islam.

Par sa participation à la lutte de Libération nationale, la femme algérienne était sûre d'avoir créé un modèle, celui de la femme égale de son frère en droits et devoirs dans la future Algérie. L'islamisme étant passé par là, ayant commencé par là, le modèle a été retouché et c'est l'idéal de la femme de ménage qui lui est désormais proposé, imposé.

De tels profils masculins et féminins ne sont pas ceux d'êtres prédestinés à devenir des bâtisseurs de civilisation, de société, de grande nation. Ils ne sont même pas ceux des humbles «homœconomicus» qui constituent la matière humaine courante des peuples ordinaires comme on en voit dans les pays rénovés d'Europe de l'Est, d'Asie et d'Amérique du Sud.

Ces profils sont ceux d'habitants de pays où la chèvre vole, plutôt destinés à vivre sous le califat de Daech que dans une république moderne. Pour qui ne le

sait pas, l'histoire de la chèvre qui vole est une parabole drolatique par laquelle les Algériens expriment l'idée que tout peut arriver chez eux, y compris l'absurde. Une chèvre chevrote, gambade, divague, se ménage (avec le chou) mais ne saurait voler à l'image d'un volatile. Je ne connais pas d'équivalent à cette parabole dans le fonds de sagesse populaire des autres nations et présume que c'est parce qu'elles n'ont pas été confrontées au cas de figure qui lui a donné naissance en Algérie, on ne sait quand ni à quel propos. Non pas qu'une chèvre y ait réellement volé un jour, mais parce qu'une disposition de notre «inconscient archaïque» est prête à le faire admettre à tout moment. Cette disposition n'est pas récente, propre à une région ou liée à une époque, on la retrouve partout avec quelques nuances dans la formulation ; elle sévit depuis que l'Algérien est Algérien et semble promise à plus d'avenir que n'importe quelle autre distinction faisant notre originalité parmi le genre humain.

Avant de découvrir cette expression qui sert à justifier l'injustifiable quand on est à court d'arguments, s'exclamant alors «c'est une chèvre, même si elle se met à voler !», j'avais déjà été saisi d'étonnement en entendant dans les années soixante le chef de l'Etat nous révéler dans un discours public que nous étions un «peuple à la tête dure». A l'instant où il le disait, ses sourcils se fronçaient et ses yeux s'exorbitaient comme pour prévenir qu'il n'hésiterait pas à fusiller quiconque mettrait en doute la présence de cette haute qualité chez l'Algérien. Ça allait devenir une idée fixe chez Boumediene, une marotte. Mais s'il s'était avisé de consulter le Larousse pour s'informer sur la définition du mot «marotte», il aurait lu : «sceptre surmonté d'une tête grotesque coiffée d'un capuchon garni de grelots, attributs de la folie».

J'étais sidéré, peut-être même traumatisé puisque ce souvenir me poursuit encore, d'entendre proclamer à ce niveau d'exemple et de responsabilité que la vertu suprême du peuple algérien était d'avoir la «tête dure», qualificatif caractérisant l'entêtement, l'esprit borné, et évoqué plus volontiers à propos de l'âne que de l'homme. C'est ce qui m'ins-

L'année où la Constitution algérienne était violée (2008) pour permettre un troisième puis un quatrième mandat à Boutef avec la complicité d'un Parlement dont on avait triplé le salaire de ses membres quelques mois plus tôt, le jeune et très bien portant Sarkozy initiait une révision constitutionnelle pour limiter le nombre des mandats présidentiels à deux.

pirera une dizaine d'années plus tard l'écriture d'un article intitulé «Le Khéchinisme» (*El-Moudjahid* du 17 octobre 1979), pressé que j'étais de me révolter contre le nihilisme charrié par cette expression car on doit être fier d'une qualité, jamais d'un défaut. Laquelle des deux expressions, «nous sommes fiers d'être durs de tête !» ou «c'est une chèvre, même si elle vole !», est plus déroutante que l'autre ? Je ne saurais le dire mais le substrat est le même et existe dans nos douars sous de multiples tournures dont celle-ci : «Celui qui m'aime doit m'aimer même avec ma saleté !»

En tout cas, il n'y a que cette «philoso-

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr



phie» pour justifier une aberration comme la présence à la tête d'un pays jeune et entouré de dangers d'un président dans l'état où se trouve Boutef. Le propre de cette «philosophie» étant de justifier l'injustifiable et non de l'expliquer, il faut chercher ailleurs l'explication à ce mépris de l'intérêt national et à l'encanaillement général qui l'a rendu possible.

En avril 2014, immédiatement après la publication des résultats de l'«élection» qui a consacré le quatrième mandat, j'ai publié dans ces colonnes «Un homme a gagné, une nation a perdu». Le 1^{er} novembre de la même année, j'ai publié «Un homme a perdu, une nation a gagné» en l'honneur des Burkinabés qui venaient de chasser du pouvoir Blaise Compaoré qui, se croyant en Algérie, avait osé envisager un mandat supplémentaire alors que lui au moins était en très bonne santé. Le président du Burundi est actuellement à la peine car il pensait que les Burundais étaient mentalement plus proches des Algériens que des Burkinabés, ce en quoi il se trompait apparemment. J'attends le dénouement de l'affaire pour voir quel titre donner à la chronique que je proposerais au *Soir d'Algérie*.

L'année où la Constitution algérienne était violée (2008) pour permettre un troisième puis un quatrième mandat à Boutef avec la complicité d'un Parlement dont on avait triplé le salaire de ses membres quelques mois plus tôt, le jeune et très bien portant Sarkozy initiait une révision constitutionnelle pour limiter

le nombre des mandats présidentiels à deux. Quelques années auparavant (2000), c'était Chirac qui ramenait la durée du mandat présidentiel de sept à cinq ans.

Les autorités françaises de droite et de gauche ont gardé le silence sur la violation de notre Constitution et le quatrième mandat comme ils ont interdit l'exploration et l'exploitation du gaz de schiste chez eux et les ont encouragées à In Salah, l'un étant probablement la contrepartie de l'autre. Nous sommes à nouveau dans une relation de colonisateur à colonisé, agissant comme il se doit chacun en sens contraire de l'autre.